

A small owl with brown and white mottled feathers and bright yellow eyes is perched on a thick, mossy tree branch. The background is a soft, out-of-focus green forest scene with some light-colored circular bokeh effects.

aspn

ASSOCIATION SUISSE DES PHOTOGRAPHES
ET CINÉASTES NATURALISTES

n°54

SOMMAIRE

04 NOUVEAUX MEMBRES

06 A LA RECHERCHE DE L'OURS "ESPRIT"

Patrick Arrigo

10 UNE REINE EN PÉRIL

Jean-Lou Zimmermann

16 COUP DE BOL

Alain Saunier

18 LE FAUCON CRÉCERELLE

Alain Chappuis

20 LA TULIPE SAUVAGE

Danièle Revaz-Bays

24 LES YEUX DE LA NUIT

Paul-André Pichard

30 SUR LES DUNES DE FUERTEVENTURA

Natalie et Olivier Brunner-Patthey

34 JÄGER IM GRÜNEN KLEID - DIE MANTIS

Heinrich Wettstein

36 D'UN CÔTÉ DU MIROIR

Etienne Francey

42 L'ATTAQUE

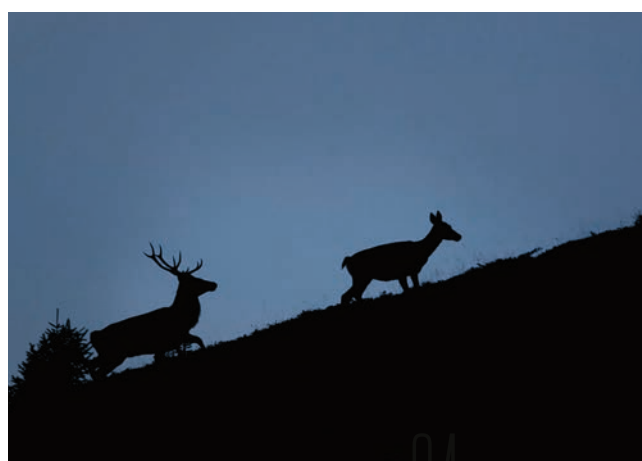
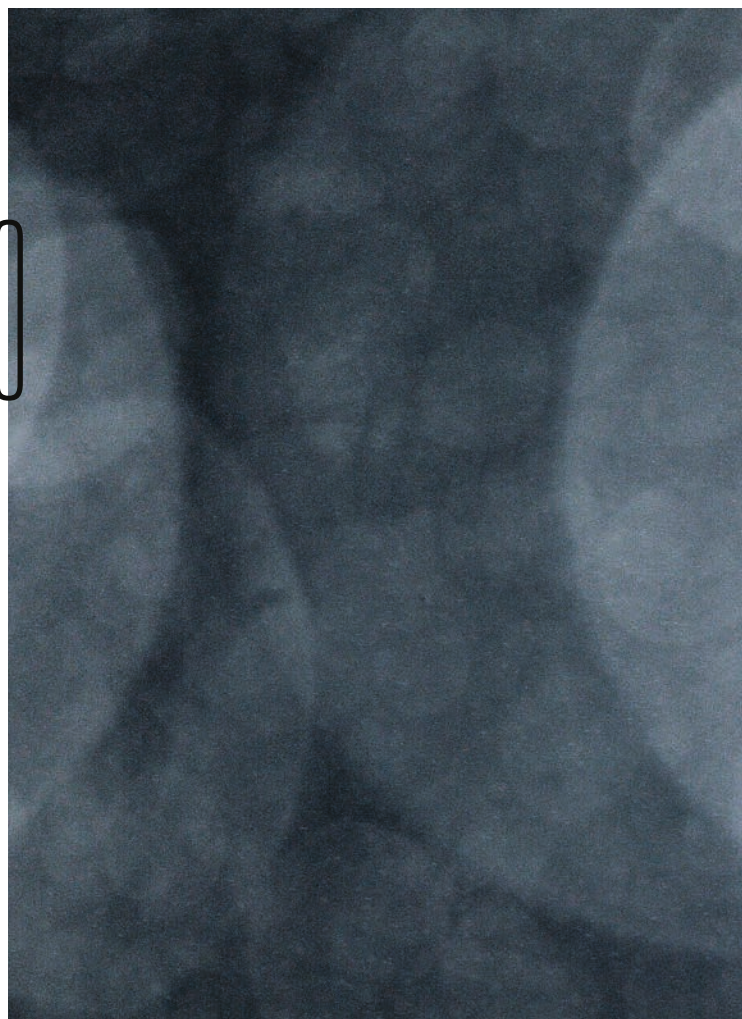
Roger Villet

46 DIVERS

MISE EN PAGE | ETIENNE FRANCEY
RELECTURE | EVELYNE PELLATON
ENVOIS | JEAN-LOU ZIMMERMANN



PHOTO DE COUVERTURE :
BERTRAND GABBUD



ARNAUD SPINEDI



JEAN-LOU ZIMMERMANN

24



PAUL-ANDRÉ PICHARD

36



ETIENNE FRANCEY

30



NATALIE ET OLIVIER BRUNNER-PATHEY

Nouveaux membres



CORINNE MEYER

Traductrice par vocation pendant 25 ans, j'ai tout quitté pour vivre de mes passions: la photo et l'observation de la nature sous toutes ses formes. Après trois ans consacrés presque exclusivement à la photo naturaliste, je m'apprête à partir faire le tour de l'Europe à pied en axant mon voyage sur les réserves et les parcs naturels, tout en transmettant mes valeurs (écologie, pacifisme, etc).



ARNAUD SPINEDI

Etant né en campagne genevoise, j'ai depuis tout petit pu côtoyer la nature. C'est à l'âge de 13 ans que l'envie de photographier la faune et la flore est apparue. J'ai tout d'abord commencé à photographier les chevreuils et les oiseaux du marais près de ma maison. Aujourd'hui, j'ai 15 ans, et je me passionne toujours autant pour le sauvage que je peux retrouver à dix minutes de chez moi.

Les rapaces nocturnes me fascinent et sont mes sujets favoris. J'apprécie de rentrer dans leur intimité, de longues heures durant, caché dans ma tente affût.



- PATRICK ARRIGO -

A la recherche de l'Ours "Esprit"

Un ours particulier, au pelage blanc crème, vit dans certaines îles de la forêt pluviale du Grand Ours (Great Bear Rainforest) en Colombie-Britannique (Canada). Il s'agit d'une sous-espèce rare de l'ours noir, dénommée ours Kermode (*Ursus americanus kermodei*) ou, en langage des premières nations amérindiennes, « Ours Esprit » (Spirit Bear). Dans cette région, environ un ours noir sur dix est de couleur blanche. Cette particularité résulte d'une mutation au niveau d'un gène récessif codant une protéine régulant la production du pigment brun de la fourrure. De ce fait, une mère noire peut avoir un ourson blanc et une mère blanche peut donner naissance à un ourson noir si elle s'accouple avec un ours noir. Il ne s'agit pas d'un cas d'albinisme, mais d'un exemple de leucisme. L'avantage, que pourrait procurer cette mutation aux ours vivant dans ces îles isolées, est actuellement activement recherché. D'après les légendes des premières nations, cet ours aurait des pouvoirs spéciaux, d'où son surnom. Il est, de ce fait, hautement vénéré et protégé et a survécu, en grande partie, grâce aux communautés amérindiennes qui ont gardé son existence secrète jusqu'à récemment. En septembre 2017, j'ai eu l'opportunité de visiter la forêt pluviale du Grand Ours, une zone sauvage pratiquement inhabitée d'environ 65'000 km² qui comprend un vaste réseau de fjords, d'îles rocheuses très boisées et de montagnes surmontées

„L'Ours Esprit est lent dans ses déplacements et reste longtemps immobile à scruter la rivière.“

de glaciers. L'intérêt était de faire des affûts le long de deux petites rivières de l'île inhabitée Gribbell. En effet, en septembre,

les ours noirs et, si on est chanceux, quelques rares ours « Esprit », viennent y pêcher le saumon rose à bosse (*Oncorhynchus gorbuscha*). L'accès à l'île Gribbell est très réglementé, car elle appartient à la tribu Gitga'a (Gitga'a First Nation Territory). Une fois l'autorisation obtenue, ce qui n'est pas toujours simple, on peut débarquer du bateau pneumatique et gravir la côte rocheuse. Ensuite, sous le contrôle d'un guide indien, l'accès aux rivières se fait à pied le long d'une sente étroite et boueuse dans une atmosphère de forêt pluviale luxuriante, où les moustiques sont légion. Suite à une attente assez longue dans

des conditions très humides qui affectent les appareils mal tropicalisés, des ours noirs apparaissent sur la rive opposée.

Ils prennent position dans la rivière, qui est peu profonde, et la pêche est vite fructueuse. Dès que le poisson est attrapé, les ours retournent, dans la plupart des cas, rapidement dans la forêt pour le dévorer. Soudain, un ours au pelage blanc apparaît, puis un autre. En deux jours d'observations, nous en avons admiré huit. L'ours « Esprit » se comporte différemment de l'ours noir. Il est lent dans ses déplacements et reste longtemps immobile à scruter la rivière. Une fois le poisson très rapidement attrapé, l'ours « Esprit » le dépose délicatement sur un rocher qui lui sert de « table à manger ». Il a aussi





tendance à protéger sa pêche. Par exemple, pendant toute une journée, un ours « Esprit », récoltant des œufs de saumons accumulés dans un méandre de la rivière, a empêché les autres ours d'y accéder. Ceci n'a pas gêné le Geai de Steller (*Cyanocitta stelleri*) et le Cincle d'Amérique (*Cinclus mexicanus*) de se régaler avec ces œufs. De plus, rien ne se perd dans

cette nature, car les nombreuses carcasses de saumons accumulées le long des rives font le régal des martres (*Martes americana*). Le soir, la tête fascinée par cette nature sauvage et les cartes mémoires remplies, on retourne au bateau, n'ayant pas le droit de bivouaquer sur l'île. ■

- JEAN-LOU ZIMMERMANN -

Une reine en péril

spèce aux mœurs discrètes, la Bécasse des bois, aussi surnommée « La Reine des bois » ou « mordorée », fait l'objet d'une attention particulière, tant de la part des ornithologues que des gestionnaires de chasse. Plusieurs études spécifiques ont été initiées récemment en Europe, afin de mieux comprendre ses besoins écologiques, les mouvements migratoires, la distribution et l'évolution des effectifs au niveau international comme à l'échelle régionale, ainsi que les facteurs qui peuvent induire un déclin de plusieurs populations nicheuses (dérangement, chasse, gestion sylvicole, drainage et captage de sources...).

En Suisse, elle est inscrite comme « vulnérable » sur la liste rouge des oiseaux menacés (Statut UICN 2010 – Vulnérable avec diminution des effectifs) et fait partie des espèces prioritaires pour une conser-

vation ciblée (OFEV, 2011). En effet, elle a quasiment disparu de la région du Plateau et elle régresse fortement dans les parties orientale et centrale de l'Arc jurassien.

Le recensement de la Bécasse des bois, en période de reproduction, s'appuie classiquement sur l'activité à la croule, c'est-à-dire le comptage des mâles durant leur vol nuptial. Pour une vaste région, le nombre de contacts obtenus sur de multiples points d'écoute fournit une première estimation grossière du nombre potentiel de nicheurs, mais elle ne permet pas d'évaluer l'effectif d'une population locale de manière satisfaisante.

Afin de comprendre plus finement les tendances démographiques sur plusieurs années, la population nicheuse de Bécasses des bois a fait l'objet, depuis 2001, de recensements continus dans 3 secteurs du canton de Neuchâtel (Suisse). Une démarche qui



En déployant rapidement la queue, les taches blanches du dessous des rectrices provoquent un "éclair" aisément détectable qui servira de signal à la femelle pour encourager un mâle à la rejoindre au sol.



Deux mâles "crouleurs" se houspillent dans un vol en spirale montante. Les chants habituels font place à des pépiements de "tsits" rapide et saccadés. La joute finie, les oiseaux se séparent et reprennent leur évolution normale.

ARRÊT SUR IMAGE



Jeune poussin de 5 jours après son baguage, sa mère viendra le chercher en l'appelant discrètement quelques instants après.



s'appuie sur le dénombrement classique des survols de mâles en période de croule, l'analyse bioacoustique de leur chant caractéristique, puis, dès 2012, l'individualisation d'oiseaux bagués avec un code couleur. Cette combinaison d'approches complémentaires permet d'estimer de manière précise les effectifs de mâles, en distinguant chaque année les nicheurs locaux, recensés régulièrement dans un secteur, de ceux régionaux, observés occasionnellement. Un taux de retour d'informations pour 58% des oiseaux bagués a été relevé. (Contrôles photographiques, recaptures ou prélèvements chasse pour les oiseaux tirés qui ont été annoncés.)

En outre, divers aspects sur les oiseaux nicheurs sont mis en évidence grâce au baguage, tels que la fidélité pluriannuelle de mâles aux sites de reproduction, le comportement spatio-temporel et la mue jusqu'au départ en migration, ainsi que l'impact des prélèvements par la chasse.

Une tendance régressive du nombre de contacts se manifeste. Globalement, un recul de 20 à 30% apparaît pour les médianes des survols entre 2001 et 2018. Concernant l'estimation du nombre de nicheurs locaux, un déclin significatif se produit avec une régression variant entre 51 et 64% selon les secteurs de l'étude.

Les nicheurs pouvant encore séjourner jusqu'à mi-novembre, ils subissent des prélèvements par la chasse qui débute en octobre. La proportion d'oiseaux, qui ont été tirés à moins de 12 km du lieu de baguage, s'élève à 10% minimum. Cette proportion s'élève à près de 20% en y ajoutant les oiseaux tirés en cours de migration ou sur les lieux d'hivernage.

Afin de sauvegarder une population viable à long terme de Bécasses, ces résultats plaident clairement en faveur d'un moratoire sur la chasse et l'instauration de « zones de tranquillité » plus étendues et attractives. ■



Dans cette étude sont présentées des données inédites. Elles proviennent d'un suivi entre 2001 et 2018, dans le cadre des activités de protection en faveur des oiseaux forestiers menées par l'association SORBUS (www.sorbus-oiseaux.ch).

www.vogelwarte.ch/fr/projets/especes-prioritaires/ag-waldhuehner-fr/juin-2019:-donnees-sur-levolution-negative-de-la-becasse-des-bois-dans-le-jura



Vol parallèle d'un couple. Celui-ci n'émet presque pas de "tsit". Parfois, il y a des sons "nasillards" ou une note très sonore (ressemblant à un "miaulement" court) émise à intervalles de quelques secondes.



Recherche avec un chien d'une Bécasse nicheuse dans le but de baguer les poussins.



Poussins de Bécasse de 5 jours lors de leur baguage. Un sera tiré à la chasse à l'automne de la même année à 200m de là.

- ALAIN SAUNIER -

Coup de bol

De la chance, il en faut, c'est bien connu. Pourtant, c'est connu aussi, seul le patient travail d'approche d'un sujet photo permet des résultats intéressants. Quoique...

Ce matin-là, j'observe, de ma voiture arrêtée en bordure d'un chemin de campagne, les pies-grièches écorcheurs qui ont commencé de se nourrir dans un buisson d'épines, comme il se doit. Attente patiente, mais facilitée par le confort de ma position.

Soudain, je vois les herbes hautes s'agiter à quelque 10 mètres, dans la pente. Une forme brune bouge,

très peu, mais suffisamment pour attirer mon attention. Deux grandes oreilles apparaissent par moments : un lièvre ! Lorsque j'abaisse la vitre – il fait froid, avec une bise du Nord cruelle ! - il se déplace et se tapit derrière un petit buisson. ZUT !

Ma patience est bientôt récompensée par sa réapparition de l'autre côté. Il s'avance un peu et s'approche encore, puis s'arrête et se met à brouter les graminées qui disparaissent dans son museau, véritable machine à croquer. Les postures sont variées, cou tendu pour atteindre les épis appétissants, oreilles agitées en tous sens ou plaquées sur le dos. Un régal !



„Lorsque j'abaisse la vitre – il fait froid, avec une bise du Nord cruelle ! - il se déplace et se tapit derrière un petit buisson. Zut !“



Et ça va durer plus d'une heure, de quoi me régaler et emmagasiner des images. Oh, je sais, le lièvre n'est pas un sujet si rare, on a vu des images de bagarres, de sauts, de courses folles... mais là, j'apprécie le fait qu'il soit dans les herbes. Les images sont rarement nettes, troublées par la végétation, mais c'est ce qui en fait le charme. Après un long temps, il se déplace, s'éloigne et disparaît à ma vue. Cependant, je sais qu'il se trouve sur un chemin de bétail, taillé dans la pente par l'usure des passages. Je sors prudemment de la voiture, le plus silencieusement possible et monte vers sa dernière position. Lentement, lente-

ment... et je le découvre, tapis au sol, m'observant de son gros oeil exorbité. Il m'accorde quelques images et s'éloigne un peu. Arrêt, approche, clics... et il file. Ce sera tout pour aujourd'hui ! Presque nonante minutes et un centaine d'images... ça va ! Je peux continuer mes observations, bien calé dans mon siège. Merci le lapin ! ■

– ALAIN CHAPPUIS –

Le faucon crécerelle



Faucon crécerelle (*Falco tinnunculus*); Falco vient du latin "falx" qui désigne la faux, Tinnunculus vient du latin tinnio qui signifie "tinter, rendre un son clair". Appelé Crécerelle, Émouchet ou Mouquet dans certaines de nos campagnes, Criblette sont des noms encore utilisés dans le canton de Vaud (Suisse romande).



Lors de nos sorties dans la nature, il n'est pas rare de rencontrer le faucon crécerelle. Notre regard est parfois attiré par sa silhouette pratiquant le vol sur place dans les airs. Cette méthode de chasse lui est bien particulière pour localiser et cibler ses proies. Il se laissera littéralement tomber sur la proie en l'attrapant avec ses serres pour l'étouffer, puis repartira avec elle sur un perchoir proche, afin d'accomplir le reste de sa besogne en toute sécurité.

Le faucon crécerelle est un solitaire qui se met en couple juste pour la nidification. C'est l'une des raisons pour laquelle, dans le terrain, nous le voyons seul le plus souvent du temps. Généralement perché sur des points de vigie; arbres, pylônes ou fils électriques. Il se pose rarement au sol, ne serait-ce que pour saisir ses proies. Lors de sa nidification, il est capable d'éloigner tous visiteurs susceptibles de le perturber. C'est un migrateur partiel, d'août à septembre qui revient pour nicher en avril-mai.

Le faucon crécerelle se nourrit de souris, mulots, campagnols et jeunes rats. Il n'est pas exclu qu'il attrape des grillons ou autres gros insectes, voir même, des vers de terre lorsque la quête de recherche en nourriture devient difficile.

Pour nidifier, le faucon crécerelle utilise généralement des vires de rocher dans une falaise, ou se contente de vieux nids de corneille. En revanche, il ne construit pas de nid, et la ponte se fait dans un

creux de 15 à 20 cm de diamètre sur sa base. Généralement à l'entrée d'une cavité naturelle, mais jamais à l'intérieur. L'homme l'aide en lui proposant des nichoirs en bois apposés sur de grands chênes. J'ai même observé une aire de nid dans un recoin de fenêtre de château d'eau. Il peut y avoir prédation par la fouine et la corneille qui apprécient les œufs et oisillons.

Les populations de faucon crécerelle sont en déclin presque partout, sans doute à cause de l'intensification constante de l'agriculture, par l'emploi excessif des produits chimiques toxiques dans les champs, en supprimant les prairies qu'il affectionne pour chasser. Ici sur Genève, des bandes abris (jachère) sont maintenues pour favoriser la récolte de nourriture pour bon nombre d'oiseaux. La répartition géographique de l'oiseau est située dans tout le paléarctique occidental, de la plaine jusqu'en montagne (2'500 m). Il va sans dire que cette espèce de faucon est strictement protégée dans toute l'Europe et ne peut être chassé. Est-il besoin de rappeler que la protection des rapaces est une obligation. Ils contribuent à la biodiversité en offrant un équilibre naturel et utile à l'agriculture en régulant le nombre de petits rongeurs dans les cultures.

La sortie se termine par la vision de notre petit faucon perché sur son piquet par une journée de pluie. A bientôt lors de notre prochaine balade naturaliste... ■



– DANIÈLE REVAZ-BAYS –

La tulipe
sauvage



Tulipa sylvestris est une petite tulipe sauvage que l'on trouve dans quelques endroits de Suisse, fort peu en réalité. J'ai beaucoup de chance car, justement, on la trouve de manière importante dans mon village, Ayent, en Valais.

Fleur précoce, elle fleurit déjà mi-avril. Elle se développe généralement en colonie. De loin, on peut parfois les confondre avec des champs de pissenlits.

Introduite il y a plusieurs siècles, cette espèce, liée aux activités humaines, était présente en abondance dans les cultures et les jardins avoisinants les villages. Certains « anciens » la considéraient même comme de la mauvaise herbe. Aujourd'hui, elle est menacée et bénéficie d'une protection intégrale.

Les principales causes de la diminution drastique de la tulipe sont multiples. Tout d'abord, la poussée du bétonnage et l'agrandissement des zones à bâtir

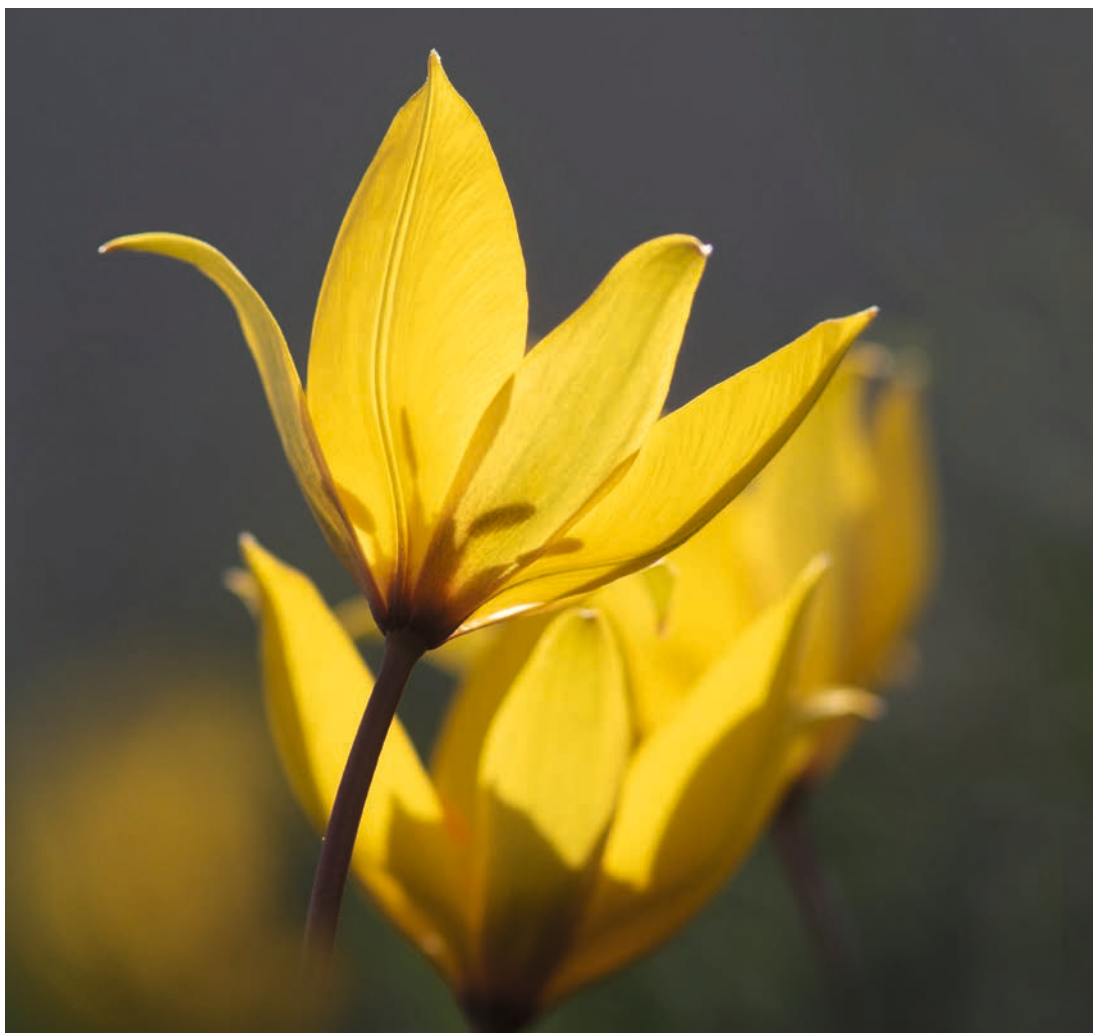
qui mangent gentiment le territoire de la fleur. Mais également, et c'est peut-être plus étonnant, la pâture du bétail. En effet, une pâture importante effectuée avant et pendant le cycle de floraison peut provoquer des dégâts importants dans les colonies de tulipes. L'absence d'entretien des prés, avec l'embroussaillage qui en résulte, est également une cause de la disparition de cette espèce.

Aujourd'hui pour tenter de sauver cette jolie petite fleur jaune, devenue un peu l'emblème de mon village, différentes mesures ont été prises. Les colonies sont répertoriées et lorsque des projets routiers ou immobiliers sont annoncés, une association ainsi que des passionnés de botanique se mobilisent pour récupérer les bulbes. Ces bulbes sont déplacés dans des endroits où la fleur ne sera plus ou peu menacée, comme le long d'un bisse ou le bord d'un chemin

pédestre... Les bulbes sont aussi distribués à ceux et celles qui voudraient en planter dans leur jardin, assurant ainsi leur protection. Bien sûr, il est nécessaire de faire une demande auprès des autorités pour effectuer ces transferts de bulbes.

Un gros travail d'information a aussi été effectué auprès de la population. Sensibiliser les gens sur la rareté de la tulipe est aussi un élément primordial de son sauvetage. Aujourd'hui beaucoup d'habitants du village s'enorgueillissent de la présence de la belle sur le territoire de la commune et lui donnent même le nom de « tulipe d'Ayent ».

Croisons les doigts pour que le sauvetage de cette magnifique fleur réussisse... ■





Les y

de la



yeux

à la nuit

– PAUL-ANDRÉ PICHARD –

C'est dès le début du printemps en plaine, puis sur les coteaux et même jusque vers 2'000 m que l'on peut admirer ce très joli papillon. Les Saturnidés sont les plus grands de tous les insectes du point de vue de la surface alaire. En Europe centrale et du sud, il ne reste qu'une dizaine d'espèces, dont 4 sont recensées en Suisse romande, le Grand et le Petit Paon de nuit ainsi que l'Isabelle et La Hachette. Les ocelles de certaines espèces rappellent les plumes de paon. Les espèces, vivant en Suisse, sont des papillons robustes et typiquement printaniers.

Chez les Saturnidés, les imagos ont une trompe atrophiée et non-fonctionnelle, ils ne peuvent donc pas se nourrir et vivent sur les réserves accumulées par







„La durée de vie ne dépasse pas quelques jours, une femelle meurt quelques heures après avoir été fécondée et déposé ses œufs.“

la chenille. La durée de vie ne dépasse pas quelques jours, une femelle meurt quelques heures après avoir été fécondée et déposé ses œufs. La conformation des antennes des mâles est remarquable. Elles sont brun foncé, bipectinées comme de très longs peignes doubles et élargis en forme de feuille de laurier. Elles portent des poils sensoriels extrêmement sensibles permettant aux mâles de capter les phéromones émises par les femelles à de grandes distances, parfois plus d'un kilomètre. Les antennes des femelles sont plus discrètes. Chez les Saturni-dés, l'olfaction joue un rôle prépondérant dans la recherche et la détection des femelles, et donc dans la pérennité des espèces. Les sensilles olfactives (récepteurs) étant situées sur les antennes du mâle, vous comprendrez le développement important de ces dernières et vous noterez une forme générale qui n'est pas sans rappeler celle du "râteau" de nos an-

tennes télés. Si besoin était, voilà encore une preuve que les inventions humaines ne font que copier la Nature ...d'où la notion de "bionique", et l'importance des applications issues de cette science.

Les mâles du Petit Paon de nuit sont exclusivement diurnes au vol changeant et désordonné, les femelles sont plutôt nocturnes. La femelle est semblable au mâle, mais de couleur un peu délavée. L'envergure du mâle est de 46-60 mm et la femelle de 51-72

mm. L'intensité de la couleur et la taille peuvent varier selon les régions. Les femelles attirent les mâles en dispersant leurs phéromones. Lorsqu'un mâle détecte les phéromones d'une femelle, il commence immédiatement une procédure d'approche. L'orientation optique ne joue aucun rôle. L'accouplement dure d'une demi-heure à trois heures durant la fin de journée. Les œufs sont déposés de suite en début de soirée, par petits groupes, sur des tiges ou sur les branches d'une plante nourricière.

A l'éclosion, les jeunes chenilles restent groupées

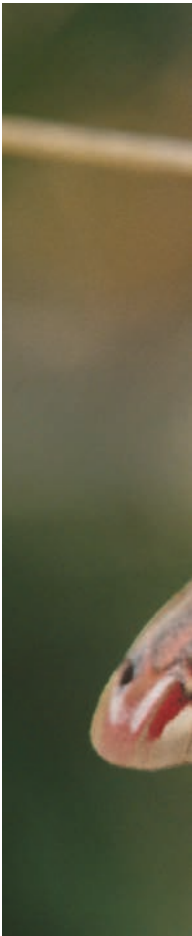
puis se dispersent après la première mue. Après la deuxième mue, elles sont totalement autonomes et ne sont observées qu'isolément. Les chenilles sont

polyphages et peuvent être rencontrées sur de nombreuses plantes et arbustes des haies et des prairies sèches. Grâce à leur coloration à prédominance verte, les chenilles sont bien camouflées.

Les chenilles sont très sensibles à la qualité sanitaire des ressources alimentaires.

La moindre trace de pesticide ou de toxique, présente dans l'air et sur les feuilles, peut engendrer la perte de colonies. Par chance, les chenilles recherchent les feuilles nouvelles, donc un peu moins exposées aux pollutions pérennes. ■

„Les chenilles sont très sensibles à la qualité sanitaire des ressources alimentaires.“







– NATALIE ET OLIVIER
BRUNNER-PATTHEY –

Sur les dunes de Fuerteventura

Les îles Canaries sont des destinations touristiques réputées. En choisissant de partir dans la partie nord de Fuerteventura pendant les vacances de Pâques, nous savions que nous allions nous retrouver dans une île très touristique.

Et bien non ! Même sur les plages de sables paradisiaques dignes d'Hawaii, et pour autant d'y aller le matin tôt, nous étions presque seuls. Et à l'intérieur du pays, sur les cratères volcaniques ou dans les plaines désertiques, rien que des écureuils de Barbarie et des vautours percnoptères d'Égypte pour nous tenir compagnie.

Nous avons vraiment été séduits par le côté sauvage de cette île, assez peu urbanisée, la beauté de ses paysages désertiques ainsi que ses reliefs colorés. Cerise sur le gâteau, les habitudes culinaires et les produits locaux (gofio, aubergines blanches, molho vert et rouge, etc.) sont assez uniques, ravissant notre côté gourmand.

Depuis 2009, Fuerteventura fait partie des 600 réserves mondiales reconnues par l'Unesco. Certaines parties de l'île, comme les côtes, sont soumises à plus de protection à travers leur dénomination en parcs ou monuments naturels. C'est le cas de la



„Cette absence d'arbres est compensée par la richesse de la flore locale.“



montagne de Tindaya ou encore des dunes de Corrajo. Ces zones privilégiées sont étudiées et suivies par les scientifiques.

Le point le plus élevé, le pic de la Zarza, culmine à 807 mètres d'altitude, ce qui est peu en comparaison des autres points culminants de l'archipel comme le Teide à Ténériffe, qui est le plus haut sommet d'Espagne avec 3 718 mètres d'altitude. L'île n'est donc pas scindée en deux en termes de climat comme c'est le cas de Lanzarote, Grande Canarie ou Ténériffe et il pleut rarement. Une seule constante : le vent omniprésent, qui nous a permis de photographier d'impressionnantes sorties de kitesurfers.

Fuerteventura est caractérisée par un paysage de dunes de sable et un milieu aride où les arbres sont quasiment absents. Toutefois, cette absence d'arbres est compensée par la richesse de la flore locale, comme les ficoïdes glaciales (*Mesembryanthemum crystallinum*) ou l'aulagua (*Launaea arborescens*) et ses jolies fleurs jaunes. Nous avons également été fascinés par la faune locale constituée de nombreuses espèces endémiques, dont la rare outarde houbara. Ce bel oiseau se fond parfaitement dans le paysage de Fuerteventura et même si les lieux où

il réside, comme la plaine de Tindaya, sont connus, il nous a fallu plusieurs tentatives pour les voir et pouvoir les photographier. Nous avons également pu observer des courvite isabelle ainsi que le tarier des Canaries et la très belle huppe fasciée.

Cette île est vraiment à privilégier pour les amateurs de nature, les ornithologues et les randonneurs sans compter les fans de volcanisme - non actif malheureusement - ! ■



D'autres images sont disponibles sur le site des photographes :

www.passionphotographie.com/photos



- HEINRICH WETTSTEIN -

Jäger im grünen Kleid – die Mantis

Immer wieder bin ich erneut fasziniert von den Walliser Felsensteppen, ob beizeiten im Vorfrühling, wenn die Lichtblume sowie die Frühlings-Adonis ihre Blüten öffnen, später während der Orchideensaison, im Verein mit Breitsame, Federgras, Smaragdeidechse & Co., oder aber im Spätsommer, wenn die lokalen Heuschreckenarten den Naturfotografen erfreuen, vor allem die Blauflügelige Ödlandschrecke (*Oedipoda coerulescens*). Letztere ist offenbar kein Kostverächter. Ich beobachtete einmal, wie eines dieser Tiere an einer toten Biene vorbeilief, unweit davon abrupt stoppte (da war doch was?) und gleich auf dem Absatz wieder umkehrte, um das tote Insekt zu verspeisen. Nur noch die Chitinhülle blieb nach wenigen Minuten übrig. Die geheimnisvolle Sago pedo jedoch macht sich leider eher rar. Gibt es sie in der Schweiz überhaupt noch? Immerhin ist die Gottesanbeterin (*Mantis religiosa*) noch da, und wie...

Die Fangschrecke sass reglos auf dem gelblichen Blütenkopf des Grossen Fettkrauts. Ich war eben schussbereit, um das Raubinsekt zu porträtieren, als plötzlich eine Biene auf der mir abgewandten Seite landete. Der Kopf der Mantis drehte langsam zur Seite, und ihre Netzaugen nahmen die Biene gleich ins Visier. Schwupp! Die Fangarme schnellten blitzschnell seitwärts (1/20 Sekunde!) und überraschten die Nektar saugende Biene. So in die Zange genommen, gabs für das Opfer überhaupt kein Entrinnen mehr. Als gleich begann die Mantis am Hinterleib des noch lebenden Opfers zu fressen. Ihre starken, scharfen Mandibeln wirken wie eine Blechschere. Flügel, Beine und Chitinteile segelten nach und nach zu Boden, bis zum Schluss nur noch der Kopf der Biene übrig blieb. Nach rund sechs Minuten war die Szene vorüber. Und die dornenbewehrten Fangarme gingen gleich wieder in die «betende» Stellung zurück. Die Gottesanbeterin liess sich übrigens vom Fotografen überhaupt nie

stören bei ihrer «Arbeit».

Die stark bedrohte Art ist heute leider im nördlichen Europa weitgehend verschwunden wegen den weiter anhaltenden Biotopzerstörungen. Ausser im Tessin und Wallis findet man sie weiter nördlich lediglich noch am Kaiserstuhl im deutschen Breisgau (Rheinland) oder etwa im österreichischen Burgenland.

„Der Kopf der Mantis drehte langsam zur Seite, und ihre Netzaugen nahmen die Biene gleich ins Visier. Schwupp!“

Es handelt sich ausschliesslich um trockenwarme Gebiete, wo ja auch die Weinrebe gedeiht. Im Tessin sah ich nebst grünen auch braune Exemplare der Mantis. In den Tropen trifft man gar Mantiden in fantastischen Tarntrachten, die Blumen- oder Blätterform annehmen können und kaum zu entdecken sind.

Spannend wäre es, dieses Raubinsekt mal bei der Paarung, Eiablage bzw. beim Kokonbau beobachten zu können, oder wenn die würmchenartigen Jungtiere schlüpfen. Dazu brauchte es wohl viel Glück und Geduld. ■



In knapp sechs Minuten ist die Biene bereits verspeist.



Nach dem Mahl werden die Fangwerkzeuge akribisch gereinigt.

- ETIENNE FRANCEY -

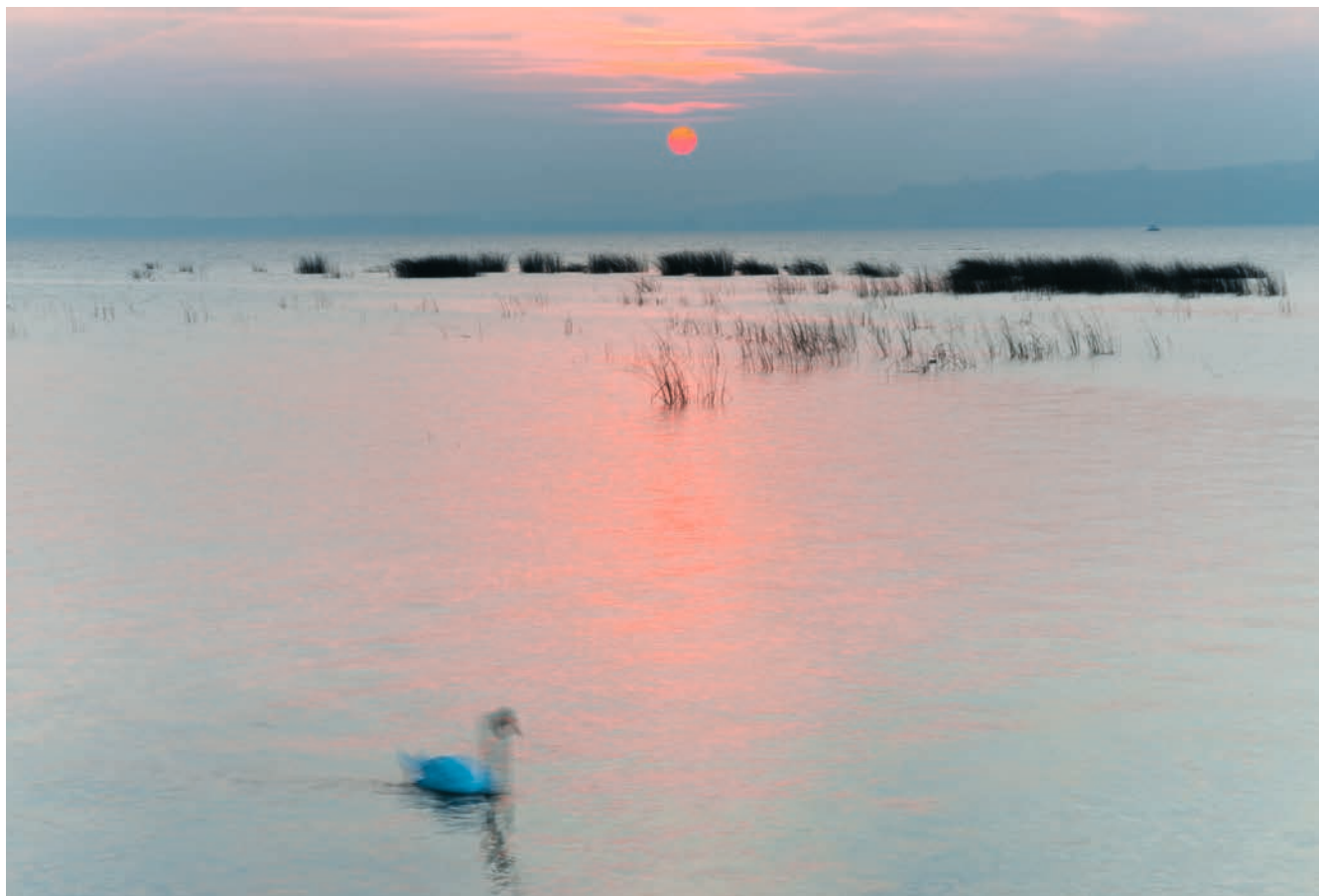
D'un côté du miroir

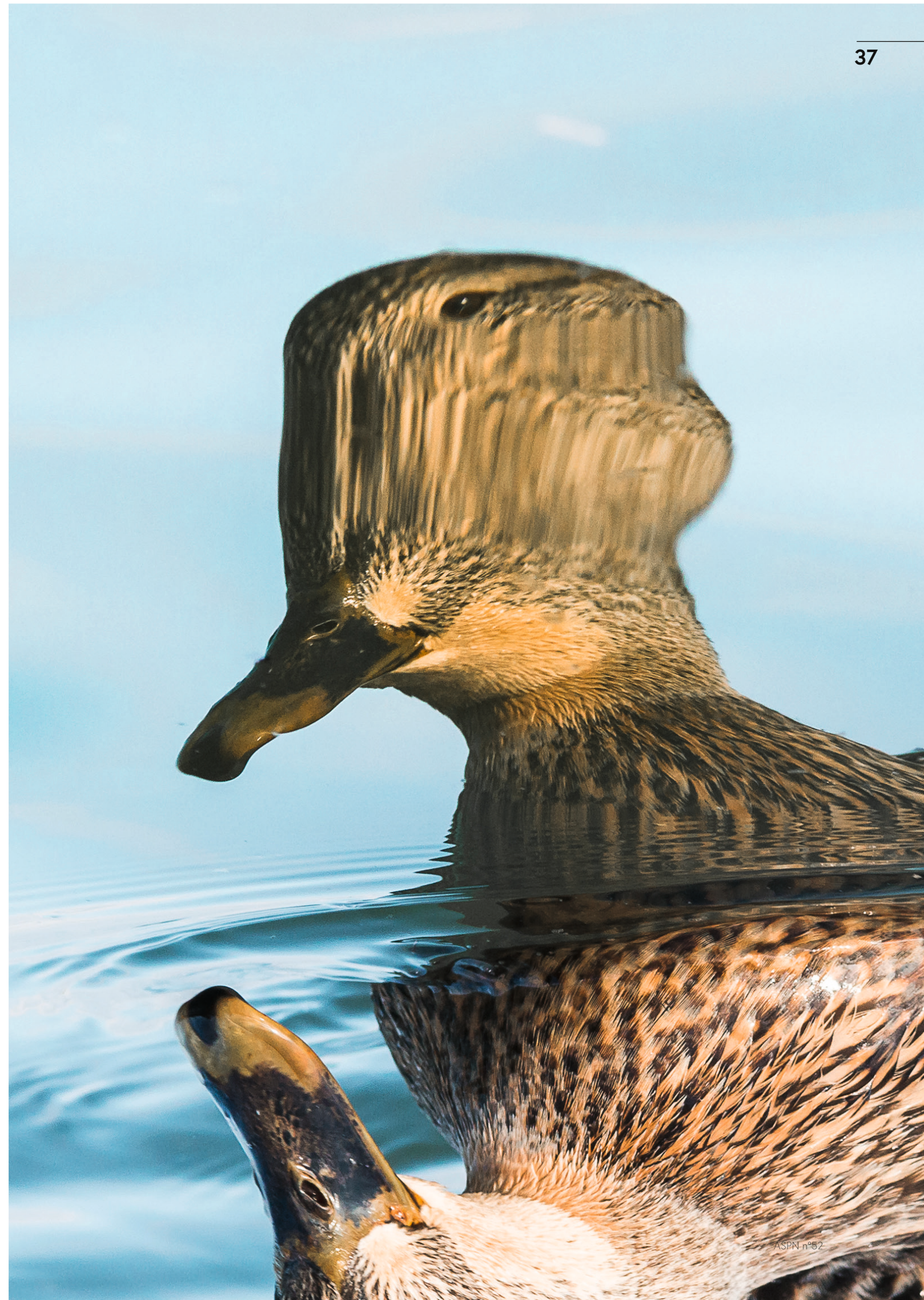
La sensation des algues qui me frôlaient les jambes sur la plage d'Avenches ne me laissait déjà pas indifférent il y a quinze ans. Ramasser des coquillages vides sur le rivage, s'imaginer ce qui se trouvait de l'autre côté du lac, regarder les chevaux se baigner, tenter d'attraper les poissons qui se faufilaient entre mes jambes : les trois lacs me sont familiers depuis mon enfance.

Quelques années plus tard, le Musée de Morat me

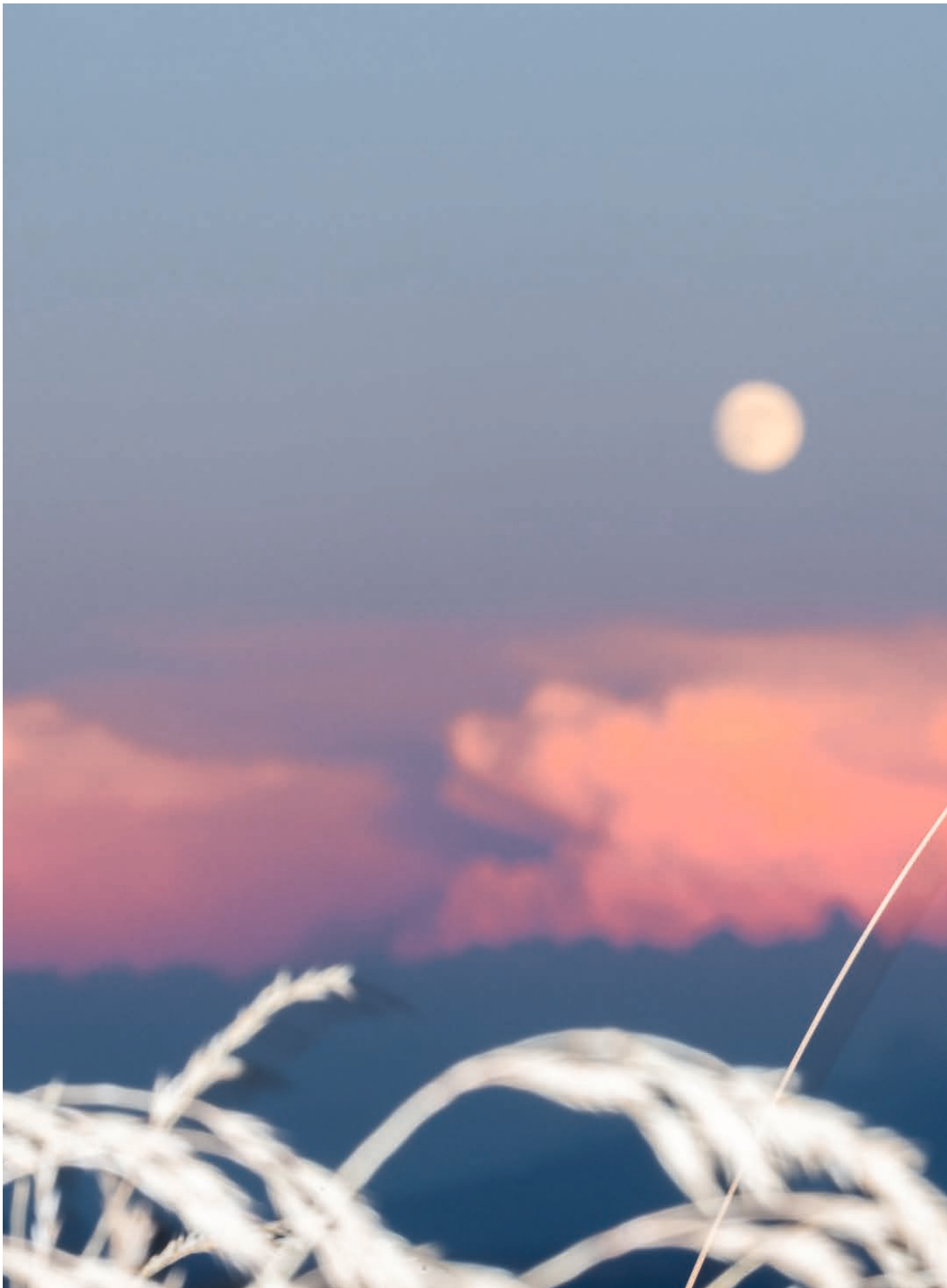
donne carte blanche pour y photographier la vie sauvage, en vue d'une exposition et d'un livre. En parallèle, le photographe subaquatique Michel Roggo est chargé de photographier sous la surface des eaux. Il plongera peut importe les températures. Durant une année, nous photographions entre les lacs de Morat, Neuchâtel et Bière.

S'enfoncer un matin dans les roselières brumeuses du lac de Neuchâtel, pédaler le long de l'île St-Pierre à l'automne, me rendre sur le débarcadère de Morat





ARRÊT SUR IMAGE





„Il tentait de l’avalé,
mais le rongeur était
tellement gros qu’il
ne passait pas dans
le cou du goéland.“

durant la nuit, tous ces petits trajets sont devenus progressivement des habitudes.

Sortir malgré la météo, affronter la pluie, le vent, les tempêtes de neige et se laisser surprendre par les événements climatiques. Il fallait que j’entre dans ces paysages, que je les sente, que je les ressentie.

Malgré une pression très forte de l’homme sur ces milieux, on trouve quelques « îlots » plus ou moins sauvages, sans compter la Grande Cariçaie sur la rive sud du lac de Neuchâtel. Parmi les observations que j’ai pu faire, je peux retenir celle du repas d’un goéland. Un individu trempait, depuis mon arrivée, un rat mort dans l’eau, le manipulant avec son bec. Celui-ci a vite attiré les convoitises : un deuxième goéland est arrivé pour tenter de repartir avec le délicieux rat. Les deux volatiles entrèrent dans un

duel à celui qui tirerait le plus fort. Manque de chance, l’opportuniste n’a pas réussi à voler le repas de son congénère. Mais ils ont pincé le rat tellement fort que ses yeux sont sortis des orbites. Le goéland a ramené sa trouvaille sur la rive. Il tentait de l’avalé, mais le rongeur était tellement gros qu’il ne passait pas dans le cou du goéland. Finalement, après quatre essais, le rat a fini par être avalé. Le goéland avait bien mangé, mais était trop lourd pour pouvoir s’envoler.

Je n’ai maintenant qu’un seul souhait, à la fin de ce projet, celui de pouvoir retourner encore longtemps dans la nature des Trois-Lacs, sans que ces milieux ne soient encore plus râpés par le mode de vie de l’homme. En espérant que ce que j’ai pu voir soit vu aussi par les générations à venir... ■

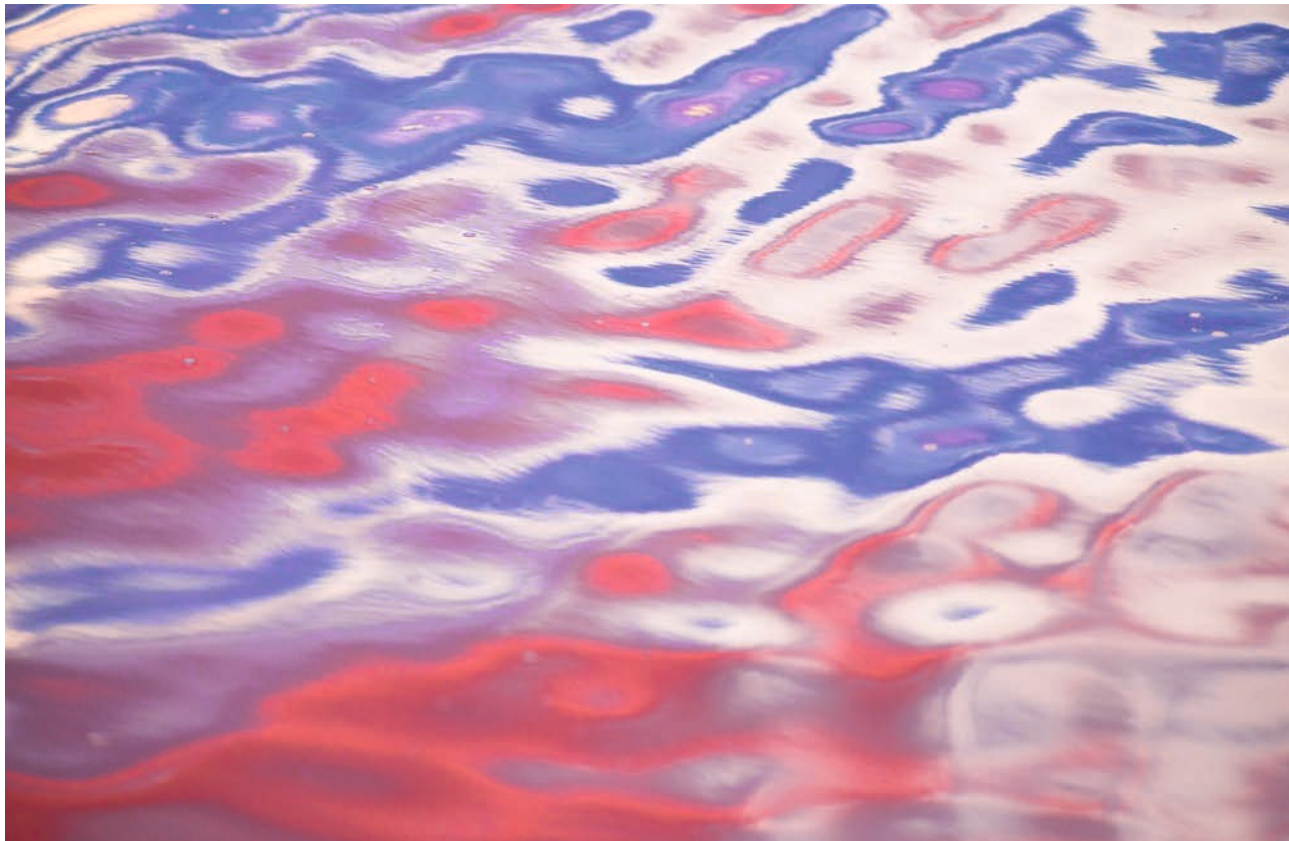


LIVRE

Les photos de Michel Roggo et d’Etienne Francey sont présentes dans le livre "3 Seen, 3 Lacs", aux éditions WerdVerlag :

werdverlag.ch





- ROGER VILLET -

L'attaque

Réserve nationale de Samburu, centre-nord du Kenya, 19 mars 2017.

Mon séjour de deux semaines, avec Alain Vaney, commence dans cette réserve avant de rejoindre le Massai Mara en passant par le lac Baringo. C'est

Tony Crocetta qui nous a préparé ce voyage.

C'est la fin de la saison sèche. Aucune précipitation depuis six mois! La rivière Uaso Nyiro est à sec et les rangers doivent creuser des trous à la pelle mécanique pour créer des points d'eau. C'est une question de vie ou de mort pour les animaux.

Les éléphants, normalement très présents dans cette réserve, ont quitté en nombre l'endroit pour des points d'eau plus importants.





Il est six heures du matin et c'est le départ du premier safari du jour. Le lever du soleil est toujours magnifique. La verdure est rare, au contraire des herbes sèches et de la poussière que l'on déguste à chaque instant. Notre guide-chauffeur kenyan, Peter, parle un français parfait et connaît le parc comme sa poche. Les rencontres de la matinée : impalas, famille de lions, rolliers à long brin, aigle botté, grues royales, ibis tantale, autruches, autour chanteur, girafes, lézards...

Onze heures : retour au lodge afin d'éliminer la poussière du gosier grâce à une bière kenyane bien fraîche et prendre un peu de repos pendant les heures brûlantes de la mi-journée.

Seize heures : départ du deuxième safari. Peter nous propose de traverser la rivière pour aller prospecter sur la réserve de Buffalo Springs, qui jouxte le Samburu. Après une heure sur les pistes poussiéreuses, il aperçoit un léopard dans un buisson à plus de cent mètres ! Nous, on n'avait rien vu ! Nous nous approchons de l'endroit et stoppons le véhicule. Le léopard, qui est une femelle, change de buisson puis reste immobile. Peter nous chuchote soudain : « deux

gazelles arrivent ; elle va sûrement attaquer ».

Il avait à peine fini sa phrase que le fauve surgit à une vitesse incroyable. Une gazelle parvint à s'enfuir, et la deuxième, dans un nuage de poussière, essaya de s'extraire des griffes et crocs du léopard. Peine perdue. Les deux animaux devaient peser le même poids, mais le combat était inégal.

Les cris de la gazelle-girafe (appelée aussi gérének ou gazelle de Waller) durèrent une trentaine de secondes, puis un silence de mort tomba sur la savane.

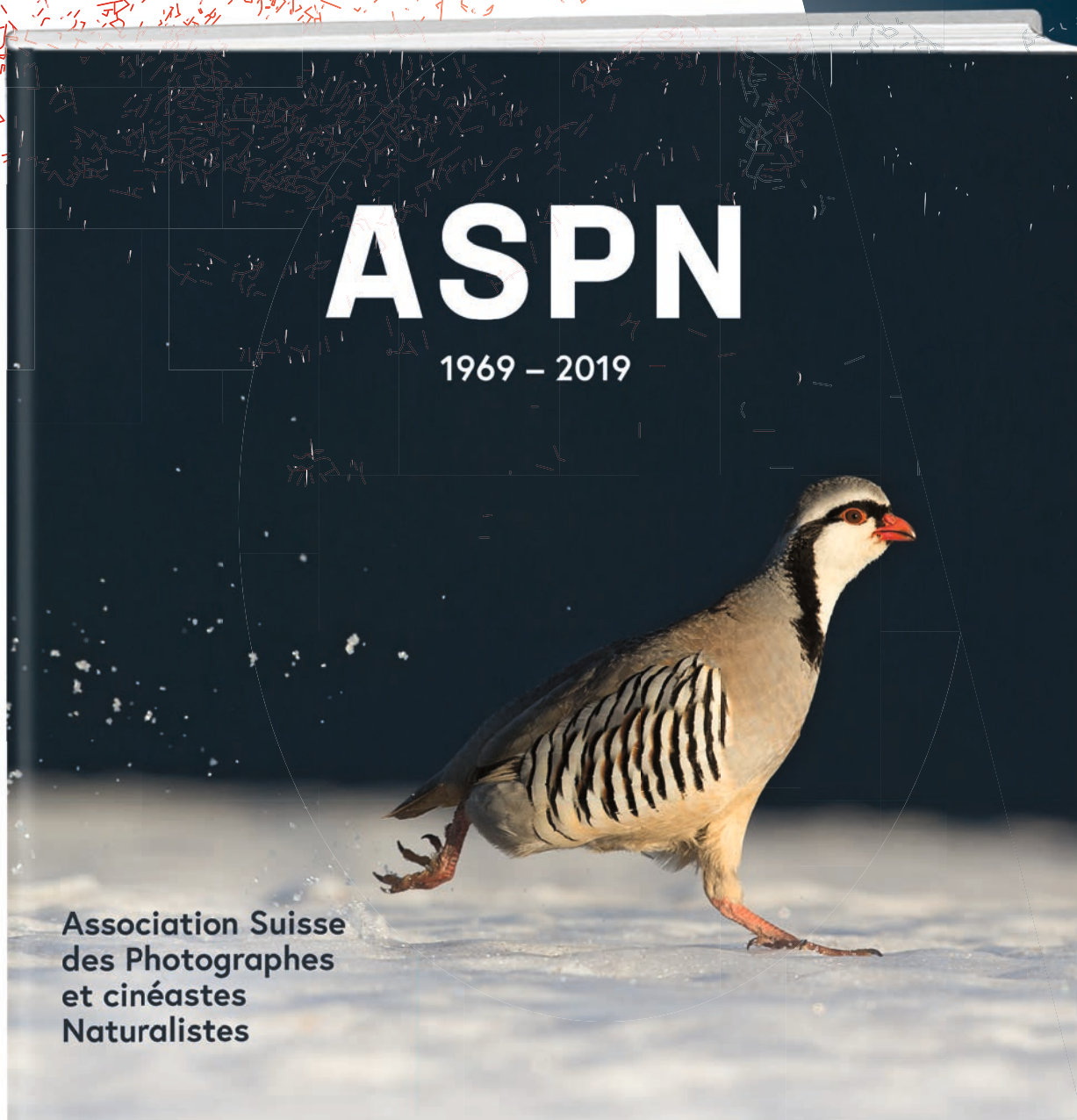
La gazelle, un mâle, fut emmenée dans un buisson, puis le léopard monta sur un arbre majestueux et se reposa une quinzaine de minutes. Elle redescendit pour commencer son repas, puis remonta dans l'arbre jusqu'au coucher du soleil.

Le règlement du parc nous obligeant à être de retour au lodge avant la nuit, c'est avec regret que nous quittâmes les lieux. Conscients de la chance incroyable de s'être trouvé au bon endroit au bon moment, nous garderons ces images à jamais gravées dans notre mémoire. ■

„Il avait à peine fini sa phrase que le fauve surgit à une vitesse incroyable.“







**UN LIVRE
POUR FÊTER
LES 50 ANS
DE L'ASPN !**



Auto-édité par l'ASPN
192 pages
ISBN 978-2-8399-2670-6

C'est à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'Association Suisse des Photographes et cinéastes Naturalistes que 46 amateurs et professionnels de l'image ont réuni, dans cet ouvrage, une partie de leurs travaux. Une immersion à travers des démarches et des photographies prises dans le monde entier.

COMMANDES

Sur le site de l'Association :
www.aspn.ch/50ans

35.00 CHF*

Prix membres ASPN :
25.00 CHF*

*Frais de port et d'emballage non-inclus

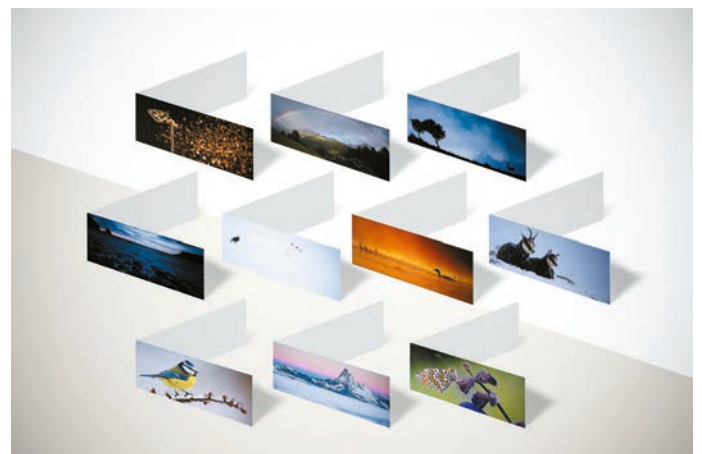


Cartes pliables

Cartes au format paysage de 10.5x21 cm sur papier couché de 300g/m². Chaque carte est livrée avec une enveloppe.

3,00 CHF / carte
10,00 CHF / lot de 4

Commande sur aspn.ch



CONCOURS INTERNE ASPN 2018

"ÉMOTION"



CHEVÊCHETTE D'EUROPE
BERTRAND GABBUD

1^{ER} PRIX



OREILLES DE RENARD ROUX
STÉPHANE METTAZ

2^E PRIX



LIÈVRE VARIABLE
OLIVIER BORN

3^E PRIX

